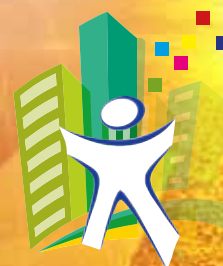


**Partageons le travail de rue,
ce « faire là »,
cet anodin, indispensable**

Un des modes opératoires spécifiques de la prévention spécialisée est ce que l'on appelle le *travail de rue*. Cette présence régulière des intervenants sur les espaces publics du territoire où ils sont affectés est la base de leur implantation, la condition de leur connaissance des modes de sociabilité qui s'y exercent et des personnes qui y vivent ou y jouent un rôle. C'est ainsi qu'ils rencontrent le public, se font connaître et nouent, hors les murs institutionnels, les contacts qui déboucheront sur des demandes, des accompagnements éducatifs, des projets collectifs, etc. Cette pratique, qui n'est pas enseignée dans les écoles de travail social, est le socle d'une intervention éducative mettant en œuvre une prévention territorialisée et globale, sans mandats nominatifs, dans le cadre de la protection de l'enfance.

Comment fait-on pour arriver sur un territoire et mettre en œuvre une pratique que l'on n'a pas apprise ? C'est ce qu'a voulu raconter ici un groupe d'éducateurs dont les textes, très proches du récit éducatif, donnent à voir des réussites, mais aussi des tâtonnements. Ils ont assumé de raconter, pour les nouveaux, pour les suivants, et y ont trouvé un grand plaisir. Nous avons laissé le temps que leurs écritures trouvent le ton juste et délivrent à la fois technicité et ressentis. Nous vous souhaitons une bonne lecture des expériences de ces professionnels, suffisamment installés dans leur pratique de prévention spécialisée pour pouvoir ainsi se dévoiler, ce pour quoi nous les remercions bien sincèrement.

Geneviève Casanova
Conseillère technique



Groupe addap13
éduquer dans la rue

les **CAHIERS** du **Groupe** **addap13**

▶ **MAIS QUE FONT-ILS DONC DANS LA RUE ?**

▶ **DES DÉBUTS**

- ▶ J'étais perdue et c'était **VISIBLE**
- ▶ De la peur du vide à la réalité du trop-plein
- ▶ Sur un trottoir, sur un coin de banc

▶ **IL N'Y A PAS QUE LA RUE DANS LA VIE...**

- ▶ Une vigilance permanente

▶ **TRAVAIL DE RUE / PRÉSENCE SOCIALE... MAIS QUELLE EST DONC LA DIFFÉRENCE ?**

- ▶ Je fais du travail de rue parce que j'ai un but
- ▶ La présence sociale et le travail de rue s'entremêlent et se distinguent

▶ **SOMMES-NOUS TOUJOURS UTILES ?**

- ▶ Une expérience de la limite

▶ **ILS PÈSENT LEURS MOTS, ET LEURS PAS...**

- ▶ Mes stratégies

▶ **UN MÉTIER DU LIEN**

- ▶ Le travail de rue ou la gestion de l'aléatoire

▶ **LE TRAVAIL DE RUE EST-IL GENRÉ ?**

- ▶ La confrontation

▶ **LE TRAVAIL DE RUE, C'EST PHYSIQUE**

- ▶ Mon arme... c'est le sourire

▶ **TERRITOIRE, TERRITOIRE, MAIS LE TERRITOIRE DE QUI ?**

- ▶ Le ressenti, les tours, écrasant, pas d'horizon... où l'on verra bientôt un lieu de vie

▶ **LA FIN DU GROUPE**

“Peuvent être agréés les organismes qui, implantés dans un milieu où les phénomènes d’inadaptation sociale sont particulièrement développés, ont pour objet de mener une action éducative tendant à faciliter une meilleure insertion sociale des jeunes, par des moyens spécifiques supposant notamment leur libre adhésion. Ces organismes doivent disposer d’une équipe de travailleurs sociaux expérimentés (...). L’action éducative de ces organismes est menée en collaboration avec les services sociaux, les groupements et établissements socio-éducatifs et culturels.”

Arrêté interministériel du 4 juillet 1972 relatif aux clubs et équipes de prévention



MAIS QUE FONT-ILS DONC DANS LA RUE ?

Le plus souvent, ils marchent mais parfois même pas, ils peuvent rester un moment assis sur un banc dans l’après-midi, les mamans sont là avec les enfants, ou en soirée quand le public change, moins d’enfants, moins de femmes, des grands jeunes. Ils diront : « tout à l’heure j’étais en présence sociale, j’aime bien la présence sociale statique » et les autres auront l’air de comprendre ce qu’ils disent, certains ne font pas de statique, etc.

Comment font-ils quand ils débutent, dans le métier, dans le quartier, pour mettre en œuvre cet « aller vers » qu’ils portent haut ?

Mais que font donc ces éducateurs de prévention spécialisée dont un tiers du temps de travail se déroule « dans la rue » ? Être en travail de rue, c’est être là, là où sont les jeunes à l’intérieur du périmètre d’intervention, ce quartier ou territoire comme on dit plus volontiers aujourd’hui, dans lequel ils ont mission de protéger et d’insérer des jeunes en voie de marginalisation sociale. C’est donc un territoire, dit Mathias, où « faire là » et pas seulement être.

Ce tiers de leur temps de travail les éducateurs de prévention spécialisée n’ont pas appris à le mettre en œuvre à l’école car cette compétence n’y est pas enseignée. Alors comment font-ils ? Lorsque l’on est aux côtés d’un éducateur sur « son » territoire on a l’impression que rien n’est plus simple que de marcher et saluer des gens, faire la bise à d’autres comme dans un village ou un lieu de vacances. Comment font-ils quand ils débutent, dans le métier, dans le quartier, pour mettre en œuvre cet « aller vers » qu’ils portent haut ?



DES DÉBUTS



J’étais perdue et c’était VISIBLE

Je suis arrivée en prévention spécialisée en décembre 2010. Avant cela, j’avais travaillé pendant deux ans à l’addap13 sur la mission de médiation dans les TER. J’avais donc déjà une petite expérience de « présence sociale ». Je n’avais aucun a priori sur la pratique de travail de rue, que je pensais « maîtriser » au regard de mon « expérience » antérieure et j’avais pris le temps de me renseigner auprès d’éducateurs sur leurs pratiques et leurs difficultés. C’est donc en totale confiance que je pars « seule » faire du travail de rue LE PREMIER JOUR sur le territoire.

Lorsque je suis arrivée dans la cité pour la première fois, j’ai rapidement ressenti une petite inquiétude. En effet, je me suis rendu compte que je n’avais aucun repère. Tout me paraissait complètement étranger. Où vais-je ? Par où vais-je commencer ? Pour moi qui n’ai aucun sens de l’orientation, c’était mal barré !!! D’autant plus que je suis arrivée en voiture !!! Je décide de me garer un peu n’importe où,

afin de « démarrer » le travail de rue. J'avais le sentiment d'être dans l'inconnu le plus total et plus je marchais, plus le trouble m'envahissait... Où vais-je ?... Pourquoi ??? Progressivement, je voyais défiler les bâtiments... des rues... quelques jeunes... des habitants... D'ailleurs un habitant m'aborde et me demande si je cherche quelque chose !!!! Donc ma posture me trahit, j'étais perdue et c'était VISIBLE !!!

J'ai continué à faire le tour et j'étais de plus en plus mal à l'aise. J'avais le sentiment d'être observée. J'ai essayé de chercher des repères, de me raccrocher à quelque chose. J'ai donc décidé d'aller à la seule alimentation du quartier au prétexte d'acheter une boisson. J'ai pu me présenter... me poser... échanger... souffler...

C'est le début, la rue leur paraît vide, ils n'ont rien à y faire...

J'ai pris conscience que ce premier contact avec le travail de rue était prématuré. Je ne connaissais pas géographiquement les lieux clés de mon secteur d'intervention. Je n'arrivais pas à me situer dans l'espace et j'étais donc dès le départ en difficulté. Il aurait peut-être fallu qu'une personne ressource me présente le quartier et qu'un parcours y soit organisé.

Dans les jours qui ont suivi, j'ai continué à faire du travail de rue, toujours seule. Progressivement j'ai commencé à avoir quelques repères et j'ai été capable de me situer dans l'espace. Convaincue, à l'époque, que le travail de rue consistait en grande partie à circuler, à rester dans le quartier et aller vers les jeunes, j'ai commis quelques maladresses dans mes prises de contact. Je disais bonjour à tout le monde et à tous ces jeunes que je ne connaissais pas. Malgré les indifférences, j'avais le sentiment de « bien faire » mais j'ai rapidement pris conscience que j'en faisais trop et que j'apparaissais quelquefois intrusive. Maintenant je sais qu'aller vers les jeunes nécessite quelques prérequis et de construire des « petits liens » qui nous raccrochent à eux (ils nous ont vus par exemple avec un partenaire connu, ou un ami). Faute de quoi le « bonjour » peut manquer de légitimité.

Linda

C'est le début, la rue leur paraît vide, ils n'ont rien à y faire... Sasmed raconte aussi son premier travail de rue.



De la peur du vide à la réalité du trop-plein

C'est avec une haute considération des missions que je devais accomplir auprès des jeunes que j'ai débuté mon travail d'éducateur : j'étais embauché comme éducateur technique dans l'ATELIER où je devais monter des projets et prendre en charge des jeunes, leur donner envie de se former en mécanique automobile. Mais j'ai compris très vite que je devais faire du travail de rue, « sortir des murs », comme on disait. Il fallait déambuler dans une cité que je trouvais immense, aller à la rencontre des jeunes et des habitants du quartier. Mais pourquoi faire ?... Pour leur dire quoi ?... Et si les gens ne voulaient pas me parler ? J'ai fini par me décider et je me suis lancé puisqu'il n'y avait pas d'échappatoire.

C'est l'après-midi. Les premiers contacts ne sont pas évidents : j'arpente des allées le long des bâtiments, que dis-je, des tours au pied desquelles on se sent insignifiant et pas du tout rassuré. Les premières personnes que je croise m'ignorent complètement ou répondent à peine à mon « bonjour ». J'arrive sur une place bourrée de monde où se trouvent un snack, une pharmacie, un tabac et quelques commerces. C'est, me semble-t-il, la place centrale de la cité. Ici, ce n'est pas le bâti qui est oppressant, mais cette foule qui grouille en tous sens. Je ne sais ni vers qui, ni vers où aller, et de toutes les façons, personne ne fait cas de ma présence... jusqu'à ce que mon regard croise un jeune homme que j'ai déjà vu à l'atelier où il était venu par curiosité demander ce qu'on faisait !

Je vais vers lui et m'y accroche comme à une bouée de sauvetage. Les mots me sont venus très vite, d'abord pour lui dire qu'on s'était déjà vu, que j'étais content

de le croiser là car, en fait je ne connaissais personne du quartier, que j'étais nouveau dans l'équipe de l'atelier. Il me dit qu'il serait intéressé pour apprendre la mécanique puisqu'il ne fait rien de ses journées, qu'il n'est inscrit nulle part... Un de ses collègues arrive entre-temps, puis un deuxième, puis un autre et un autre encore... si bien qu'un petit cercle se forme autour de nous, où chacun veut placer sa remarque, son commentaire, sa réflexion, sa demande.

En peu de temps, j'ai pris conscience de la complexité du terrain où je mettais les pieds : il y avait des enjeux autour de l'association de foot de la cité dont les dirigeants s'entre-déchiraient, il y avait des liens avec les politiques pour les subventions... Le lieu de culte musulman était envahi par des « barbus » venus de différentes régions de France pour tenir un séminaire. Ils dormaient sur place, le logeur et la police envisageaient de fermer le lieu... Et aussi ce grand jeune trouvé mort d'une overdose dans les escaliers de la Mission locale en bas de la cité... et le fait que l'on s'ennuie dans cette cité de m. où les jeunes demandent des sorties, des activités... C'est ainsi que la discussion se termine dans un brouhaha sans queue ni tête... Je prends congé du groupe en promettant de revenir.

Progressivement, les formes de ce magma se précisent, ma vision devient plus claire, et je distingue mieux les groupes. Dans un coin, des grands jeunes boivent de la bière, et pas que... Un peu plus loin, c'est le « cercle à palabres » des anciens du quartier et je vois aussi des jeunes qui jouent au foot sur le stade derrière un bâtiment, sans doute font-ils partie de la fameuse association de foot !...

Je m'éloigne tranquillement, plongé dans mes pensées. Je me demande ce que je vais bien pouvoir faire de toutes ces informations recueillies dans la foulée et si chaque fois que je ferai du travail de rue, j'en récolterai autant. Mais je me dis aussi que l'on me demande d'apprendre à observer, à mieux cerner le milieu dans lequel j'interviens et pas forcément de répondre à toutes les sollicitations... mais un peu quand même ! Et je me dis que le travail à l'atelier est plus rassurant car même s'il est parfois contraignant, on sait mieux vers où l'on va !

Sasmed

La prévention spécialisée s'est largement institutionnalisée mais elle reste singulière et souple, très souple comme en témoigne Anna dont les débuts récents s'enracinent dans le socle fondateur d'un mode d'intervention théorisé depuis plus de soixante ans.

► **Sur un trottoir, sur un coin de banc**

Mes premières expériences de rue ont été en binôme. Et heureusement ! J'étais en stage, ce mode d'intervention était très étrange pour moi. La rue devenait mon espace de travail, mon « bureau ». Dans mon quotidien, je n'avais aucun problème à être en lien avec les personnes que je pouvais croiser, forcément je n'étais pas en situation de travail et n'avais aucun enjeu. Mais mon cas était inquiétant car je n'arrivais même pas à dire un « bonjour »... Et pourquoi dire « bonjour » ? Qu'est-ce que je pouvais bien apporter ? Et comment apporter quelque chose ? Quelque chose de quoi ? Pour faire quoi ? Faire le lien ? Mais le lien entre qui et qui ? Qui et quoi ?

Mon tuteur avait une aisance déconcertante à être en contact avec les personnes. Je voulais m'essayer... et j'ai fini par commencer à dire « bonjour », j'ai commencé à recueillir les doutes, les questionnements, les critiques... j'ai commencé à comprendre que pour aller vers une personne, il fallait connaître son territoire, sa géographie ainsi que ses enjeux. J'ai commencé à faire du travail de rue seule. J'ai commencé à écouter. Seulement écouter, écouter sans jugement. Je n'aurais jamais imaginé qu'on pouvait écouter assise sur un trottoir, un coin de banc, bien loin des murs des institutions. De toute façon la personne ne voulait pas y aller dans les murs de l'institution, elle voulait me parler à moi car elle était bien, là, assise sur son coin de trottoir, son petit coin de banc.

Anna

Il y aura d'autres débuts... il n'y a pas que le premier. Bien sûr la première, la toute première fois qu'on arrive dans un quartier, on s'en souvient, c'est particulier de venir s'acquitter de cette modalité fondamentale, spécifique, qui peut-être vous a fait choisir la prévention spécialisée, cet hors les murs porteur de liberté, de souplesse... mais que l'on n'apprend pas à l'école. Ensuite l'on sera chez soi dans ce premier quartier d'implantation même si le métier est d'accueillir le non prévu, d'être disponibles à l'informel, à l'interstitiel qui forment la tessiture de sa souplesse. Il leur faut à la fois se sentir en terrain familier et rester capables de s'étonner, rester sensibles aux variations, aux différences.

En travail de rue, on a toujours des zones d'inconfort, l'endroit où l'on ne va pas... mais où l'on ira, le bloc où, la ruelle etc. on procède par transgressions concentriques... et le jour où l'on sait que l'on ne transgressera plus, que l'on ne déplacera plus son propre territoire à l'intérieur du périmètre d'intervention, ce moment-là, de confort, est sans doute le signe qu'il faut changer et repasser par un début, ailleurs.



IL N'Y A PAS QUE LA RUE DANS LA VIE...

Ils parlent beaucoup de leur besoin de temps et disent en plaisantant « qu'il n'y a pas d'urgence en prévention spécialisée ». En travail de rue/présence sociale il faut apprendre à différer, à emmagasiner l'information et la ramener avec soi pour la traiter. La demande de ce jeune de faire une sortie peut être tout à fait ordinaire mais si elle émane du responsable de l'association locale elle se révèle être tout à fait autre chose. Il y a bien souvent des enjeux, certains que l'intervenant connaît et qui font qu'il n'accèdera pas à la demande, d'autres qu'ils pressent sans pour autant les cerner parfaitement et il s'agira alors de ne pas répondre avant de savoir mieux. Dans un premier temps il faut observer, écouter et commencer par répondre au plus simple. Ils font du travail de rue mais ne font pas tout leur travail dans la rue : la rue est un pourvoyeur de travail à emporter pour le mener ailleurs.

Nous retrouvons Sasmed...



Une vigilance permanente

Une fois le repérage de mon secteur d'intervention effectué, et une certaine connaissance des réalités et des enjeux du terrain acquise, une fois ma présence sur site devenue visible, je me rends compte du besoin de me réinterroger sur les situations vécues, de la nécessité d'y retourner autrement... Je m'intègre davantage aux habitants et suis amené parfois à prendre position sur les questions ordinaires de la vie du quartier : fermer ou pas le lieu de culte, organiser une fête de quartier, l'errance des jeunes, la violence dans la cité...

Ils font du travail de rue mais ne font pas tout leur travail dans la rue : la rue est un pourvoyeur de travail à emporter pour le mener ailleurs.

L'atelier de mécanique reste mon point d'attache car je suis éducateur technique.

Je participe aux réunions institutionnelles avec la politique de la ville, des travailleurs sociaux et des partenaires associatifs du secteur, en même temps que les éducateurs de prévention du secteur qui ont, eux, un local dans la cité. C'est lors de ces réunions que l'on peut observer la place de chacun, les relations et influences interpersonnelles...

Un jour, alors que je discutais avec un petit groupe de jeunes, un homme que j'avais repéré comme étant l'un des responsables de l'association de foot et qui était monté sur ses ergots lors d'une réunion de la politique de la ville portant sur le financement des projets, apostropha l'un des jeunes du groupe, lui demandant d'aller lui acheter des cigarettes. Celui-ci s'exécuta sans autre forme de procès. Je trouvai cela injuste et méprisant, irrespectueux pour le groupe, mais ne réagis point. Je remarquais, depuis, qu'il se comportait comme le pacha de la cité, un peu prétentieux, le verbe haut et des plaisanteries douteuses envers ses interlocuteurs... Il se targuait d'être un féru d'arts martiaux et professeur de karaté...

Une fois, et c'était inévitable, il s'arrêta devant moi, alors que je discutais tranquillement avec un petit groupe de jeunes, et me dit :

« Toi et ton association, vous connaissez du monde au Conseil général ! Vous pourriez peut-être faire quelque chose pour notre club de foot, nous trouver des financements pour des déplacements en bus, des maillots, des ballons, des trophées pour nos matchs... non ? »

Je pris cela pour une provocation et lui rétorquai :

« Tu avais fait la même demande aux financeurs, lors de la réunion de la politique de la ville, non ? Qu'as-tu obtenu ? Tu sais bien que nous ne sommes pas un organisme financeur des associations, nous vivons nous-mêmes de subventions ! »

Puis, j'eus un déclic : mon directeur de service d'alors avait la réputation de ne pas mâcher ses mots, et de ne craindre personne. Ils avaient eu, plus d'une fois auparavant, l'occasion de s'échauffer la voix. Alors, je lui proposai :

« Je peux essayer de t'obtenir une rencontre avec mon directeur qui a peut-être un bon réseau pour répondre à tes demandes ! »

La perspective me remplissait de joie, car j'avais l'intime conviction que mon directeur ne résisterait pas à la tentation de lui régler son compte, et je pourrais ainsi faire d'une pierre deux coups : rabattre son caquet quant à son arrogance et lui faire entendre qui nous étions ! Et bien évidemment, je me proposai de participer à cette entrevue.

La rencontre eut lieu dans le bureau de mon directeur de service. Elle se déroula comme prévu : il a été rappelé à ce responsable de l'association de foot :

Qu'il n'était pas correct de parler comme il l'avait fait à la réunion sur le financement des projets, alors qu'il répondait à l'appel à projets.

Que nous leur avions déjà octroyé l'année précédente, des maillots, des ballons, des coupes et autres trophées !

Que nous continuerions à soutenir son association, mais qu'il fallait le faire à hauteur des moyens disponibles.

Depuis, nous avons appris à nous respecter mutuellement...

La résolution des problèmes rencontrés lors de la présence sociale sur nos secteurs d'intervention passe par une vigilance permanente face aux petits tracassés de tous les jours, comme face aux problématiques les plus importantes.

Cela nécessite l'élaboration de stratégies adaptées aux situations concrètes, vécues.

Sasmed



TRAVAIL DE RUE / PRÉSENCE SOCIALE... MAIS QUELLE EST DONC LA DIFFÉRENCE ?

Ils sont en travail de rue ou en présence sociale ? Si l'on veut bien considérer qu'aucune de ces deux expressions n'a de sens intelligible en dehors de la prévention spécialisée, que dire de leurs différences ? Elles restent pour les profanes un casse-tête et nous oserons dire qu'elles ne font pas l'objet de différenciations tout à fait unanimes. Pour autant une des éducatrices du groupe s'est jetée à l'eau un peu comme on démarre le travail de rue !!



Je fais du travail de rue parce que j'ai un but

Le travail de rue est une des modalités de l'action et fait partie de l'ensemble « présence sociale » qui nous paraît plus large. *Un éducateur en présence sociale*, cette expression rassemble les fondamentaux de l'intervention : éduquer, être présent (à l'autre, à l'endroit) et s'attacher à ce qui fait lien entre les personnes, ce qui fait société.

Je fais du travail de rue pour observer, c'est la modalité qui me permet d'observer le territoire. Je fais du travail de rue pour « accrocher », c'est la dimension de l'aller vers. Je ne marche pas forcément, le travail de rue peut être statique, ou presque, mais il est mené dans une intention : observation ou accroche.

Dans la phase d'implantation, je fais du travail de rue et au fur et à mesure que je suis admise/reconnue dans le territoire, je ferai davantage de présence sociale. Dans le travail de rue je vais vers ; dans la présence sociale, je montre ma disponibilité, on vient vers moi. Ce sont les deux lignes de force qui organisent l'intervention. Les deux modalités ne sont pas parfaitement étanches mais elles sont surtout labiles, on passe de l'une à l'autre.

J'ARRIVE SUR LE TERRITOIRE dans l'intention d'observer des regroupements de jeunes qui me semblent avoir changé mais lorsque je passe devant le bloc X, des jeunes filles m'interpellent, elles veulent organiser une sortie. C'est la première fois qu'elles formulent une demande précise, je m'assieds avec elles sur un banc, nous discutons de ce que l'on pourrait faire, des mamans nous rejoignent... Je reste longtemps sur ce banc, je repars avec quelques rendez-vous et une ébauche de projet...



DU TRAVAIL DE RUE, J'AVAIS BASCULÉ EN PRÉSENCE SOCIALE.

J'ARRIVE SUR LE TERRITOIRE dans l'intention de passer un moment au snack qui vient de rouvrir et où se trouvent en général beaucoup de jeunes. Je veux voir s'ils me reparlent du projet de gymnase en soirée... Mais quand j'arrive, on me parle de règlement de compte et d'une bagarre violente sur l'arrière de la cité. Je renonce au snack et je me mets en devoir de déambuler dans la cité pour observer l'ambiance et vérifier deux ou trois informations qui me paraissent peu fondées...



DE LA PRÉSENCE SOCIALE QUE JE PROJETAIS, J'AVAIS BASCULÉ EN TRAVAIL DE RUE.

Je suis en présence sociale quand je suis dans le centre social, quand je passe un moment dans l'association locale ou le local des bailleurs ; je suis en présence sociale lorsque j'organise un chantier sur le territoire. Je m'occupe du chantier mais je suis présente sur le territoire pendant plusieurs journées et on peut me solliciter, je manifeste que j'ai à faire ici.

Si l'on veut bien considérer qu'aucune de ces deux expressions n'a de sens intelligible en dehors de la prévention spécialisée, que dire de leurs différences ?

Je suis également en présence sociale lorsque j'organise un temps d'animation en pied d'immeuble : je montre que je suis disponible, j'accueille les volontaires, je bavarde avec leurs parents. La semaine prochaine, il viendra davantage de gens sur ce temps de ma présence que je maintiens très régulier.

Je fais du travail de rue parce que j'ai un but... Mais je donne l'apparence de ne pas en avoir.

L'éducateur de prévention ne pose pas un acte au hasard mais que perçoit l'usager ? Parfois je peux avoir l'air de savoir ce que j'ai à faire alors que je ne comprends pas tout à fait ce que je cherche.

Linda

La prévention spécialisée et ses souplesses, un métier de l'interstitiel, celui du quartier, celui des jeunes, celui de l'éducateur



La présence sociale et le travail de rue s'entremêlent et se distinguent

Ils s'entremêlent lorsque je suis présente physiquement sur le territoire. Le principe du travail de rue, c'est d'être en situation professionnelle dans un espace déterminé et donné. Et cette action me permet de créer, de commencer à amorcer ma présence sociale. Lorsque je travaille dans la rue, si une personne qui ne me connaît pas, ce jour-là m'interpelle, alors s'amorce un contact, un lien. Ce lien que nous allons tisser ensemble, ou non, permettra de dire si je suis présente ou non pour elle. Au-delà d'une modalité physique tangible (régularité, etc.). La présence sociale, c'est être présent à l'autre, pour l'autre. Et la qualité de cette présence ne peut se mesurer qu'après un certain temps sur le territoire. Certains jeunes savent où me contacter, me joindre, je suis amenée à les voir régulièrement. Avec d'autres, la rencontre est ponctuelle, avec d'autres encore elle sera ritualisée (rendez-vous formalisés), pour d'autres enfin les liens se noueront au hasard des rencontres en travail de rue, etc.

Passé le premier temps d'implantation, je suis présente socialement au territoire sans qu'il y ait besoin d'être toujours physiquement présente. Cependant la présence physique permet de faire vivre cette présence sociale au sens du lien avec l'autre. Ainsi je suis là, régulièrement et toujours présente, même lorsque je ne vois pas certains jeunes pendant quelque temps.

Anna

SOMMES-NOUS TOUJOURS UTILES ?

En travail de rue comme dans les autres pans de la relation éducative, il importe de travailler à la séparation dès le moment où l'on noue le lien ; c'est pourquoi il faut s'absenter du quartier. Si les éducateurs sont tout le temps là, on les suivra (image des oies de Lorenz) : pour produire de l'éducatif et non du mimétisme il faut y être, en partir, revenir, tester des espaces temps d'autonomisation, etc. L'absence autant que la présence est un outil de l'éducatif.

Le quartier a besoin de vivre, sans eux, une vie de quartier « normal » ; de la même façon que parler avec un jeune l'identifie comme « jeune accompagné par un éducateur » et que parfois il vaut mieux ne pas trop le donner à voir, de même le fait que la prévention spécialisée soit présente dans un quartier, même si c'est vécu de manière positive, signifie aussi qu'il y a des problèmes. Les éducateurs sont porteurs d'une représentation institutionnelle dont il faut que le quartier soit aussi « allégé », pour éviter qu'elle soit vécue comme un contrôle.

Passer devant un groupe et ressentir qu'il serait malvenu d'intervenir dans leur conversation ou leur affairement, c'est une chose, et les éducateurs reviendront, il importe de montrer que l'on revient... Mais il y a d'autres pans de la vie du territoire, des espaces qui, sans être tabous, ne font l'objet d'aucune invitation mais bien plutôt d'une sorte de gré-à-gré, le plus souvent tacite : « on n'y va pas », ce n'est pas notre place. Que se cache-t-il derrière ces découpages implicites ?

Mais il y a d'autres pans de la vie du territoire, des espaces qui, sans être tabous, ne font l'objet d'aucune invitation mais bien plutôt d'une sorte de gré-à-gré, le plus souvent tacite : « on n'y va pas », ce n'est pas notre place.

Première expérience marquante de travail de rue, une expérience de la limite.

En 2000, j'étais déjà stagiaire depuis quelques mois dans un quartier du 13^e arrondissement, très enclavé et dégradé. Cette ancienne cité d'urgence, construite en 1958, est essentiellement occupée par une population gitane. Elle est formée de quatre blocs qui font face à un large terrain en restanque en contrebas des fondations d'un centre commercial désaffecté. Ce terrain, laissé à l'abandon par les pouvoirs publics, est jonché de papiers, détritiques et carcasses de voitures.

Sous le centre commercial désaffecté, certains habitants élevaient des coqs de combat. Cela ne nous avait pas été dit mais il était convenu, avec ma tutrice de stage, que nous n'allions pas là-bas. Un samedi en fin d'après-midi, après une sortie familiale, nous assistons à une effervescence inhabituelle près des poulaillers. Il ne faisait aucun doute que des combats avaient lieu. Je me souviens d'avoir insisté pour y aller. Ma tutrice refuse dans un premier temps mais je sens poindre sa curiosité. Elle travaille ici depuis longtemps déjà et son intervention est connue de tous. Je perçois son hésitation et son évaluation de la situation. Je n'ai pas trop à insister malgré tout. Ma requête fournit un prétexte acceptable pour déroger aux habitudes. De plus, nous croisons un jeune enfant qui trimbale une glacière trop lourde pour lui et se dirige vers les poulaillers. Nous proposons notre aide et montons avec lui. Il nous servira de guide. Il marche vers un poulailler et sort son coq. Il le présente face à un autre coq en cage et aussitôt les plumes de son cou se hérissent, montrant sa volonté d'en découdre. « Tu as vu, il est bien, celui-là ! » explique-t-il avec fierté. Il se tourne vers son jeune cousin qui a un coq dans les bras lui aussi. Mais celui-là est salement amoché. Il est groggy, a des plaies à la tête et son bec est cassé. L'enfant ouvre la glacière. A l'intérieur, il y a le nécessaire pour soigner : des compresses stériles et des flacons de désinfectant parfaitement agencés. Cela tranche étrangement avec

l'hygiène douteuse des gamins et la vue désolante du terrain, cimetière à ciel ouvert d'électroménager désossé.

Pendant que l'enfant soigne son combattant, l'ambiance devient soudain électrique. Le brouhaha monte d'un cran, attirant notre attention vers l'attroupement d'adultes quelques mètres plus loin.

Nous voyons des liasses de billets passer de main en main. Nous voyons des pères de famille habituellement discrets, transfigurés par les paris, certains en pleine transe comme si plus rien n'existait. Lorsque la brève poussée de fièvre retombe, aussi vite qu'elle est montée, les visages sur lesquels une ombre est passée pendant le combat nous évitent, mi-gênés, mi-hostiles. Il est temps de nous éclipser.

Après coup, nous ressentons, nous aussi, la fin du pic d'adrénaline et tentons de tirer les conclusions de cette expérience. Les enfants et certains habitants peuvent être fiers de nous parler de leur vie, de leurs habitudes et nous les faire partager. Mais là, nous avons assisté à une scène qui dépasse les limites de l'intime. Nous étions présents à une heure inhabituelle, pendant laquelle les habitants considèrent que « la puissance publique » représentée par les éducateurs n'a pas à être. Nous étions en des lieux qui, sans être tabous, relèvent du privé et nous avons assisté à des scènes que nous n'avions pas vocation à voir.

Cela n'aura pas d'incidence sur l'intervention de ma tutrice sur le quartier mais restera pour moi une leçon précieuse. Avoir mandat sur un territoire ne donne pas mandat pour aller partout, tout voir, tout savoir des habitants. Le processus par lequel l'éducateur finit par faire partie du paysage, l'adrénaline ou la curiosité malsaine peuvent être de mauvais conseillers.

Mathias

Travail de rue, présence sociale ou entretiens individualisés... le travail social poursuit des objectifs et se doit de produire des modifications. Ce n'était pas le cas dans cet exemple car espace et interactions étaient parfaitement régulés. C'était en somme une enclave normée à l'intérieur d'une pratique qui n'est pas légale... le travailleur social ne peut en faire grand-chose. Pour autant, ce n'est pas figé et on peut choisir d'y aller, comme l'a fait ce stagiaire ce jour-là, comme le font quelquefois d'autres éducateurs, mais le groupe ici pose la nécessité d'être au clair sur les questions d'altérité et les objectifs du choix que l'on fait, quel qu'il soit. Le travail éducatif suppose de l'engagement mais c'est aussi un métier. C'est le métier qui conduit l'action, et c'est là le meilleur garde-fou dont disposent les intervenants.

L'éducateur de prévention spécialisée depuis longtemps n'habite plus les territoires d'intervention, il n'y est pas tout le temps présent et il n'en sait pas tout. Ils tiennent beaucoup à dire cela, et qu'il y a des choses qu'ils préfèrent ne pas savoir. Il y a un certain fantasme qui règne, et que la profession peut avoir quelquefois elle-même alimenté, sur l'éducateur qui connaît tout, tous les secrets, toutes les histoires, tous les desseins, de tout le monde. Les professionnels réunis dans ce groupe sont à distance vis-à-vis de cette toute-puissance supposée. Ils ne doivent pas tout savoir mais il est nécessaire qu'ils sachent ce dont ils pourront faire quelque chose, ce sur quoi ils pourront avoir une action. Le métier, la commande publique, la mission de protection et les transformations qu'ils peuvent impulser, délimitent le périmètre de leur action et les stratégies qu'ils adoptent.

Ils ne doivent pas tout savoir. Il est nécessaire qu'ils sachent ce dont ils pourront faire quelque chose, ce sur quoi ils pourront avoir une action.

ILS PÈSENT LEURS MOTS, ET LEURS PAS...

Sous leur naturel, leur apparence de « se promener », sous leur fluidité se déploient de la rigueur et une stratégie.

Nous retrouvons Linda à qui plus personne ne demande si elle cherche quelqu'un...

Mes stratégies

Ma pratique de travail de rue a évolué avec les années et l'expérience. Ce qui a été déterminant dans cette évolution c'est la prise de conscience d'un élément fondamental : savoir pourquoi « pratiquer » le travail de rue. Dans quels buts ? Quels sont les objectifs que je me donne ? Des questions qui paraissent évidentes aujourd'hui, et pourtant pas forcément intégrées au début. En effet, je n'avais pas forcément mesuré l'importance de ces mots. Mettre du sens permet, non seulement de se fixer des objectifs de travail, mais surtout d'éviter d'être frustré. En faisant du travail de rue, j'ai un objectif, je sais pourquoi je suis là.

Au tout début, je faisais du travail de rue pour FAIRE du travail de rue. Je prenais l'information qui m'arrivait et je composais avec... j'observais, je rencontrais des habitants... des jeunes... ma démarche n'était pas organisée... puis, peu à peu ma pratique a évolué, elle est devenue réfléchie ET structurée.

Aujourd'hui, je connais le territoire et je l'ai découpé en points stratégiques.

- Points de rassemblement des habitants : aires de jeux, snack, sorties d'écoles, bailleurs, centre social, etc.
- Lieux de vie : associations de quartier, espace des jardins partagés, etc.
- Lieux sensibles : squats, réseaux de trafics de drogues.
- Points de rassemblement des jeunes : bât. X, espace parcours santé, etc.

Une fois ces points de repères posés et intégrés, j'articule mon travail de rue autour de ces lieux. Ma pratique devient un acte réfléchi et non plus un automatisme. Je fais du travail de rue parce que j'ai une raison, tout en donnant l'apparence qu'il n'y en a pas...

Voici quelques exemples de pratiques de travail de rue en fonction de mes objectifs :

↪ **OBJECTIF** : prendre la température du quartier après un évènement traumatisant.

↪ **PRATIQUE** : je pars à la rencontre des habitants à la sortie d'une école, je fais une petite visite aux associations travaillant en lien avec les familles, une autre chez le bailleur et je vais dans les points de rassemblement repérés (espace jardins partagés, par exemple).

↪ **OBJECTIF** : mobiliser des jeunes pour un chantier éducatif.

↪ **PRATIQUE** : travail de rue autour des points de rassemblement repérés comme le bât. X, derrière la Tour Y pendant l'été, le snack (entre midi et deux), ou dans le quartier à partir de 16 h.

↪ **OBJECTIF** : repérer des problématiques avec certains jeunes impliqués dans des réseaux de trafics de drogues.

↪ **PRATIQUE** : pour cette problématique, j'ai instauré un parcours ritualisé spécifique. Les réseaux sont éloignés les uns des autres et je souhaitais absolument que ma présence autour de ces lieux sensibles soit acceptée et intégrée par les jeunes. Par conséquent, je me suis « obligée » à construire un parcours ritualisé traversant ces zones sensibles. Ainsi comme je le disais plus haut, je fais du travail de rue, parce que j'ai une raison, tout en donnant l'apparence qu'il n'y en a pas. Cette stratégie me permet aujourd'hui de pouvoir exercer en toute tranquillité sur ces zones sensibles et de pouvoir au minimum observer, car ma présence y est devenue familière.

↪ **OBJECTIF** : avoir une vue d'ensemble du territoire et recueillir des éléments de diagnostic.

↪ **PRATIQUE** : j'ai également mis en place un parcours ritualisé spécifique me permettant de me rendre sur tous les points stratégiques nécessaires à mon expertise.

Autres exemples de pratiques :

SI LA SITUATION EST TENDUE (pour cause de décès en cas de règlement de compte par exemple), je peux décider de ne pas faire du travail de rue. Dans ce cas précis, je privilégierai les visites aux familles.

PENDANT LES PÉRIODES CREUSES OÙ L'ON RENCONTRE PEU DE MONDE, comment faire du travail de rue ? Pour ma part, je ne m'attarde pas, je montre ma présence par le parcours ritualisé et j'investis mon travail sur le territoire autrement, en participant par exemple de manière plus active aux initiatives des partenaires (secteur jeunes, atelier femmes...). Cela contribue à maintenir une activité dans le quartier... et MA MOTIVATION.

SI JE NE ME SENS PAS BIEN ET QUE LE QUARTIER M'OPPRESSE, je ne me force pas (j'ai appris à ne plus me forcer), je fais plutôt temporairement autre chose (sorties éducatives, projets...), ce qui me permet de prendre de la distance et me ressourcer. Il faut savoir se préserver pour mieux revenir.

LE CHANTIER ÉDUCATIF a été, pour ma part, un véritable appui au démarrage de ma pratique de travail de rue. Il remplissait les conditions idéales pour une implantation : au cœur de la cité, avec des objectifs professionnels précis. Il m'a permis de prendre mes marques et à partir du premier chantier, j'ai pu commencer à observer, sentir le territoire et rencontrer des habitants.

MA VOITURE a également un rôle déterminant car elle signifie ma présence. Comme je dis quelquefois, les jeunes n'y auraient-ils pas implanté une puce de manière à être informés en temps réel de mon arrivée ? Je fais quelquefois un tour du quartier en voiture avant de m'arrêter dans l'un des points stratégiques. Ma voiture est partie prenante de mes stratégies et fait repère pour les jeunes.

Linda



UN MÉTIER DU LIEN

L'alliage du métier garde-fou et de la personne qui l'exerce, avec ses appartenances, ses passions... fabrique cet éducateur-là, ou bien cet autre... Sasmed livre une tranche de vie/travail.



Le travail de rue ou la gestion de l'aléatoire

« Aller vers », et « faire avec » sembleraient être des principes assez clairs à comprendre, mais qu'en est-il de leur mise en acte ?

Dimanche matin, aux infos, on apprend qu'un règlement de compte vient d'avoir lieu dans la cité, cette nuit de samedi, laissant sur le carreau deux jeunes, de 16 et 22 ans.

Mon premier réflexe est de me rendre sur les lieux, sans trop savoir ce que je devais ou pouvais y faire, dans la mesure où je n'y pouvais rien...

J'arrive dans la cité, noire de monde : des badauds, des habitants, certains en pyjama, des journalistes avec leurs caméras et micros à bout de bras et la police armée jusqu'aux dents et essayant de garder les gens à distance, ses fourgons stationnés autour et dans la cité.

C'est une atmosphère de plomb qui règne au sein des petits attroupements qui se créent. Les visages sont fermés, les gens semblent anéantis. On chuchote ou on ne dit mot. Je m'approche d'un petit groupe d'adultes, leur serre la main en esquissant une phrase de circonstance : « alhamdou lillah », signifiant *la volonté de Dieu*.

J'apprends que le jeune de 16 ans est une victime collatérale, alors que celui de 22 ans était dans le réseau, et que c'était un autre encore que les tueurs voulaient éliminer, mais qui a réussi à leur échapper.

Une fois dans l'ambiance de la torpeur, je circule plus facilement dans la foule, mais je ne sais toujours pas ce que j'y fais. J'apprends que le jeune de 16 ans était de ma communauté, et je finis par me décider à monter voir la famille. Une ambiance de plomb, mais gérée : les femmes, couvertes d'un lesso, un tissu traditionnel, se retrouvent dans une chambre, et les hommes restent dans le séjour... Après avoir

présenté mes condoléances et échangé quelques mots avec le chef de famille, je prends congé et me mêle à la foule...

J'aurais aimé rendre visite à la famille de l'autre défunt, par souci d'équité dans ma démarche, mais je n'avais aucune clé pour y aller ! Alors, j'y ai renoncé.

Mais je me trouvais fondé à être là, à partager ce moment douloureux et j'ai compris que ma présence parmi les habitants était la seule chose à faire dans ces circonstances...

Je suis allé à la levée des corps et j'ai participé à l'enterrement du plus âgé, le corps du plus jeune étant par la suite rapatrié au pays...

Sasmed

Peut-être aurait-il fait de toute façon cette visite à la famille... elle lui apparaît aujourd'hui possible à partir d'une appartenance communautaire, mais peut-être aussi bien est-ce le métier qui a parlé et non cette appartenance. Aucun d'eux ne sait exactement ce qu'il ferait dans une circonstance de cette nature. Mais tous savent qu'ils se rendront sur le quartier, car c'est leur métier, ils observeront et ressentiront comme ils font tous les jours... et puis ils arrêteront une conduite, une visite ou pas. C'est cela la prévention spécialisée, c'est tenir l'équilibre entre les missions et un moment singulier, entre l'analyse et leur ressenti.

LE TRAVAIL DE RUE EST-IL GENRÉ ?

On parle souvent des femmes, de leur corps : les éducatrices s'habillent pour faire du travail de rue. « Aujourd'hui j'ai des talons, je ne fais pas de travail de rue. » Les talons ce n'est pas pratique, il faut des chaussures confortables pour arpenter la cité mais il y a autre chose bien sûr, les talons disent de la séduction et ce n'est pas leur rôle. C'est complexe car on entend aussi : « Aujourd'hui je me suis habillée bien et je fais du travail de rue, je me suis habillée en tailleur exprès pour faire ce travail de rue : pour montrer aux jeunes filles que la féminité a droit de cité dans leurs rues et pour montrer aux habitants que je les respecte, qu'ils ont de la valeur puisque je m'habille bien pour venir les voir. » C'est une norme qui est alors transmise, rappelant que les codes du quartier ne sont pas ceux des travailleurs sociaux. La tenue peut être une manière de signifier : « c'est l'éducatrice, on lui dit tout, elle sait presque tout mais elle peut aussi s'habiller différemment, importer la norme sociale ».

Et les hommes, leur corps n'est-il pas l'objet de représentations, n'est-il pas assigné à une fonction ?

Mathias a bien des choses à en dire, que nous écouterons volontiers car le corps des hommes, et le formatage dont ils sont également l'objet, ne sont pas si souvent abordés.

La confrontation

Cela fait quelques mois déjà que nous travaillons en binôme dans ce quartier. A flanc de colline, une imposante barre de onze blocs de onze étages avec deux grands appartements par niveau nous surplombe. Le relief y donne accès par une sorte de cuvette. C'est au plus profond de celle-ci qu'un petit groupe a ses habitudes, non loin du point de deal. Nous entretenons de bons contacts avec chacun.

Ce groupe a un leader : il est beau, pas particulièrement éloquent, mais dégage un charisme certain reposant sur une puissance assumée. Pour tuer le temps, il fait régulièrement des pompes sur deux plots de béton à l'entrée du bloc. Nous savons que certains d'entre eux ont eu ou ont des activités illicites. Nous l'abordons à demi-mot, souvent sur le ton de l'humour. Comme en miroir, ils nous répondent que, comme par hasard, la police suivra certainement notre passage.

Tout cela était bon enfant mais contrairement à ce que je pensais, restait précaire... Alors que je fais du travail de rue, pour une fois seul, je les vois en contrebas. Je descends à leur rencontre, décontracté. Je lance un bonjour à la cantonade mais

ne récolte aucun écho. Sans dire un mot, le leader vient à ma rencontre et se colle littéralement nez à nez avec moi. Légèrement plus grand, il me fixe droit dans les yeux. Je bascule très vite dans une autre approche que je qualifierais d'animale. Du coin de l'œil, j'ai juste le temps de voir certains d'entre eux fixer le bout de leurs chaussures, d'autres regarder ailleurs mais je perçois surtout une attention générale tendue vers nous. En un éclair, je tente de prendre la mesure de la situation :

A une extrémité, je montre que j'ai peur, je perds toute crédibilité. Et mon intervention ici est finie.

A une autre extrémité, je réponds au défi physique du mâle dominant. Etant donné sa musculature et la mienne, l'issue du combat ne fait aucun doute. Et mon intervention ici est finie.

En plus, si par un improbable malentendu, je prenais le dessus, les cinq ou six copains ne manqueraient pas de m'achever. Et mon intervention ici serait finie.

Je choisis une option : le regarder fixement dans les yeux, ne pas bouger, ne pas parler, ne pas montrer que j'ai peur. Je n'ai aucune idée de ma marge de manœuvre. Ce qui est sûr, c'est que je pense de toutes mes forces : « Que cherches-tu exactement en me mettant au défi ? Tu dois comprendre que je ne suis pas une menace. En tout cas, je ne baisserai pas mon pantalon. »

Je ne sais pas exactement combien de temps cela a duré. Peut-être dix ou quinze secondes mais cela m'a paru une éternité. Je ne sais pas si ça a marché. Je me souviens juste que c'est moi qui ai détourné les yeux mais je ne les ai pas baissés. J'ai fixé un point derrière lui. Je me suis décalé et j'ai continué à marcher quelques pas, histoire de montrer que je ne recule pas. J'ai baragouiné un truc qui voulait dire : « Je prends congé, à la prochaine. »

Quand je reviens le lendemain, j'ai un peu la pression en constatant la même configuration spatiale. Je descends et c'est comme si rien ne s'était passé...

Mathias

Et les hommes, leur corps n'est-il pas l'objet de représentations, n'est-il pas assigné à une fonction ?

LE TRAVAIL DE RUE, C'EST PHYSIQUE

Le corps en train de marcher, la personne observée en train d'observer... Le public n'est pas dupe, disent-ils, le public sait bien qu'ils ont un but et des stratégies, chacun tient finalement son rôle à l'intérieur d'une scène.

Anna a des choses à en dire, du corps et de ses stratégies.

Mon arme... c'est le sourire

Le travail de rue c'est une rencontre, une expérience dans un environnement et avec les autres. Mais cette expérience, cet apprentissage ne commencent pas le jour où l'on prend ses fonctions en tant qu'éducateur de prévention spécialisée. On a tous une expérience de rue préalable à ce travail.

Un de mes souvenirs, une de mes premières expériences de rue c'est petite. Le jour où ma mère m'a laissé aller chercher des bonbons chez Nawal. Nawal tenait une épicerie derrière la maison. Je me souviens d'y aller à la tombée de la nuit et en été. Beaucoup de monde dehors car il fait chaud. Certains prêtent attention à moi, d'autres un simple regard et d'autres non. Ça discute, j'aime cette ambiance.

Puis mes expériences de rue, c'est en tant que jeune fille, adolescente. J'ai grandi et cette ambiance appréciée change, je découvre que la rue c'est le lieu des hommes, je découvre ces regards qui me font comprendre que je ne suis pas la bienvenue. Sans rien demander, j'ai fait beaucoup de rencontres. De jour comme de nuit, certains hommes se permettent des choses terrifiantes et cela dès mon plus jeune âge. Donc j'ai mis en place des stratégies de défense : marcher lentement, me gratter la jambe et m'arrêter, montrer que je cherche quelque chose... en tout cas montrer que je n'ai pas peur. Pour les plus féroces, je n'ai aucun scrupule à être « dégueulasse » et élargir ainsi mon périmètre de sécurité. Trouver tout ce qui peut

briser l'image de séduction et faire fuir.

La parole est également une stratégie très intéressante : parler pour renverser la situation, poser des questions et désamorcer le projet de l'autre. S'intéresser à la personne, même s'il s'appelle Zorro et qu'il est venu me sauver... parler, poser des questions, aller vers lui pour trouver une porte de sortie, une fenêtre... ne pas partir brutalement... et parfois si, pas envie d'arrondir les angles. Et les hommes ne s'y attendent pas, à la colère d'une femme. Je suis toujours impressionnée de cet étonnement.

Désamorcer un sentiment comme la peur, cela permet de se confronter à l'autre, le considérer, me considérer et surtout ne pas s'annuler. Les conflits, je les désamorce aussi de manière décalée... pour pouvoir sourire et se dire : « allez, ce n'est pas grave ». D'ailleurs mon arme... c'est le sourire. Je devrais dire ici « mon outil de travail » car dans la rue, le sourire c'est mon arme.

Le public n'est pas dupe, disent-ils, le public sait bien qu'ils ont un but et des stratégies, chacun tient finalement son rôle à l'intérieur d'une scène.

Parfois quand cela est opportun et que je croise un regard tendu... hop je dégaine : « cheese ». Evidemment le sourire se travaille, il doit être utilisé avec modération et il y a différents sourires... Mais c'est mon arme. Face à un sourire on ne peut que sourire.

Une fois, j'attendais des jeunes à proximité d'un restaurant devant lequel se tenait un groupe d'hommes plus ou moins âgés. Je passe, une 1^{ère} fois... une 2^e fois... J'utilise mon téléphone... Je traîne et puis repasse devant eux. Trop concentrée, je ne prends pas le temps d'évaluer si ma présence, mon mouvement... bref tout ce que mon corps peut dégager, engendre ou pas une quelconque réaction chez l'autre. Toujours mon téléphone à la main, je commence à sentir une énergie qui monte, une vague négative qui vient à moi. Je me retourne enfin lorsqu'une voix m'interpelle vivement. Et là je vois une horde, ils sont tous alignés. Ils me fixent avec différents regards mais ils me disent tous la même chose : « t'es qui toi ?! » Celui qui est au centre et m'interpelle de sa grosse voix a les yeux transformés en révolver. Et là, face à cette vague de regards en joue..., j'accueille, je souris et je leur dis : « bonjour ». Je pense très fort en moi, comme dans un jeu vidéo : « là c'est cadeau, les gars, c'est ma tournée ! » et je les mitraille de mes sourires ! tatatatattatatattatata ! « Je vais vous défoncer de mes sourires et c'est moi qui vais gagner, les gars ! »

« T'es qui toi ?! Qu'est-ce tu fais ? »

- Bé... sourire étonné... j'attends des jeunes, sourire qui ponctue.

- Ils disent tous ça, ça fait plusieurs fois que tu passes !

- Ah oui ! Grand sourire d'approbation... et vous risquez de me voir... démarrage de sourire... et me voir... sourire avec un peu de dent... et me revoir... sourire tout court avec les dents... parce que je suis éducatrice à l'addap13.

Un jeune que je ne connais pas, que j'ai peut-être croisé tout au plus, dit : « oui, oui, c'est vrai. » Hop, hop, hop, opération sourire complice, sourire qui dit : « eh oui, je dis vrai ». Je ne laisse pas la place au silence et m'avance vers ma bouée de secours : « Bonjour, on s'est déjà croisé ? Je suis désolée, je ne m'en souviens pas », avec un sourire de blonde gênée.

Je ne laisse pas de temps à l'homme aux yeux révolver :

« Vous avez l'air en colère monsieur ? sourire qui accompagne ma question.

- Non, non, mais comme je vous connais pas...

- Eh bien enchantée, monsieur, et je lui tends ma main avec un sourire simple. Il me serre la main. Et je lui souhaite une « bonne journée ».

Ça y est je trouve ma porte de sortie... l'arc de triomphe avec tapis rouge.

Les jeunes arrivent peu de temps après.

Anna



TERRITOIRE, TERRITOIRE, MAIS LE TERRITOIRE DE QUI ?

Expertise, veille sociale, bien sûr, mais ils vivent en dehors de ce territoire sur lequel ils ont mandat à travailler... Le territoire s'impose aussi à eux, ce n'est pas eux qui le font même s'ils savent y impulser des dynamiques.
Mathias a ramassé ses impressions.



Le ressenti du quartier, les tours, écrasant, pas d'horizon... Où l'on verra bientôt un lieu de vie

La rencontre, le non-verbal, l'accroche ou l'absence d'accroche entre deux personnes.

Et la configuration du lieu ? Lieu pré-pensé mais où la circulation des personnes s'organise souvent en dehors de ces circuits. Que pourrait-on en dire, pourrait-on dégager des invariants ?

Lorsque je rentre sur mon territoire d'intervention, j'emprunte toujours le même itinéraire. Je passe sous un porche. Je marche plusieurs mètres sur le chemin dallé traversant la pelouse. Puis je bifurque en suivant un sentier de terre creusé par le passage répété des habitants. Ce n'est pas que le chemin initial est mauvais, mais celui-ci paraît plus commode. Ce n'est pas une vision de l'esprit, c'est surtout un éprouvé du corps.

Depuis que je suis éducateur en prévention spécialisée, je marche et je porte un sac à dos. Je monte ou descends des escaliers. Je gravis des monticules ou franchis des fossés. Je regarde où je mets les pieds. J'écoute pour savoir si quelqu'un approche. L'hiver, j'ai froid. L'été, j'ai chaud et je transpire. Je fais des gestes, des signes. J'ouvre des portes. Je serre des mains ou je fais la bise. Bref, le travail de rue, c'est physique. On insiste toujours beaucoup sur le fait que notre travail est un travail de relation, de parole. On interroge notre parole, son sens, sa portée. Alors que le corps est l'objet central de l'adolescent, comment se fait-il que l'on n'interroge jamais notre corps ? Peut-être que je ne le fais pas assez.

Le travail sur le territoire se fait par la parole et par le corps. Les outils à ma disposition cherchent souvent à remédier à une situation sociale problématique par l'activité (sportive, culturelle, ou professionnelle) et mon propre corps y est engagé. Le territoire, lui aussi a un corps. Il peut être allongé, circulaire, massif... Sa traversée interroge la perception que j'ai de mon corps. Mais aussi de son corps, comment je ressens son agencement et l'utilisation de ses espaces. C'est comme une rencontre entre deux expériences corporelles : une relation.

Pour en revenir à mon petit chemin du matin, je me demande ce que penserait l'architecte de l'utilisation du territoire. Du prescrit et du réel. Finalement, je me dis que j'agis autant sur le territoire que je suis agi par lui.

Je me souviens d'avoir ressenti comme un vertige au pied de certaines tours. Je subissais le manque de perspective comme une menace d'effondrement. Je me disais alors que je n'étais que de passage. Mais que pouvaient ressentir les habitants ? Dans d'autres quartiers, au contraire, même si les tours étaient bien plus hautes, elles me paraissaient aussi accueillantes qu'un arbre géant sous lequel je pouvais palabrer pendant des heures. Il y a fort à parier que l'empreinte de l'espace sur mon corps influence mon travail de rue. Il y a des lieux où je ne vais jamais, d'autres que j'aime investir. Parfois, les habitants m'y rejoignent, tout comme moi j'emprunte le chemin de terre qu'ils ont façonné.

Mathias

Nous ne nous sommes pas pressés pour terminer ce travail, il faut le dire, nous n'avons pas d'impératif de date pour clôturer, luxe devenu rare et dont nous avons profité... Et puis il a bien fallu tout de même décider que c'était provisoirement terminé et alors est venue pour certains l'envie de rédiger des conclusions. Elles se font l'écho du privilège que représentent ces temps hors pratique pour parler

et écrire la pratique. Encore un peu de temps gagné, pour ainsi dire volé, à dire ce plaisir qu'il y a eu à être ensemble et partager ce que d'ordinaire l'on parle peu, le quotidien de l'autre professionnel, continent mystérieux que l'on aime, quand il se dévoile, d'être somme toute assez semblable au sien.



LA FIN DU GROUPE

Relire les textes du groupe me plaît car cela me renvoie ce que nous avons pu partager au cours de ces quelques séances passées ensemble et je le ressens comme primordial. En temps normal, ces moments de travail de rue, je les partage avec mes collègues et parfois des partenaires lorsqu'une situation est commune et je restitue alors seulement l'essentiel, je ne parle pas de mes ressentis ni de ma posture professionnelle. Il est très rare que j'explique toutes les interactions que j'ai pu avoir avec telle ou telle personne en situation de travail de rue. Que je sache ce que les autres collègues s'autorisent ou pas en travail de rue. Raconter nos difficultés et comment, au travers de nos personnalités, nos sensibilités, nous arrivons à mettre en place une posture professionnelle dans l'espace public, cela n'arrive pas souvent. Voir comment les autres cherchent et trouvent cet équilibre qui est en permanence à inventer et à réinventer en fonction des lieux, des heures, des âges, des comportements des jeunes à un moment précis. Comment aller sur le territoire, comment y revenir, comment en partir, comment, comment... Comment mettons-nous en œuvre ce travail de rue qui est notre marqueur identitaire de prévention spécialisée, cette spécificité que l'on ne nous a pas enseignée et dont finalement nous parlons assez peu entre nous ? Ce que j'ai partagé avec mes collègues dans ce groupe de travail c'est que nos personnalités sont adaptables à beaucoup de situations. Et finalement l'action est notre préoccupation : j'observe, j'analyse comment agir, je détermine par quelle porte ou par quelle fenêtre je vais passer pour me faire accepter dans tel ou tel endroit, ou heure, par quels groupes de jeunes, etc., etc. Comme nous l'avons dit, parfois il faut agir et parfois laisser faire et revenir un autre jour... pour que les jeunes viennent à nous.

Anna

On se le répète assez souvent entre nous : nous n'écrivons pas suffisamment ce que nous faisons. Ou d'autres s'en chargent : sociologues, psychologues, ethnologues... C'est souvent intéressant (pas toujours). C'est la première fois que j'écris et que je donne à lire ce que j'ai ressenti dans ma vie d'éducateur en prévention spécialisée. Ecrire simultanément avec mes pairs s'est révélé libérateur à plus d'un titre : Pourquoi laisser faire par d'autres ce que l'on peut faire soi-même ? Et puis, quel plaisir d'écrire et de lire ce qui ressemble à des tranches de vie professionnelle plutôt que de chercher à théoriser ou à se faire comprendre des autorités institutionnelles. Ce fut l'occasion de définitivement constater que l'on n'est pas seul à tenter, expérimenter, douter, se tromper... et au final en rire (on se le dit souvent mais on n'en fait pas assez l'expérience). J'en conserverai ces beaux moments de partage.

Mathias


Comme l'indique le titre, j'ai envisagé ce travail sous l'angle du partage, j'avais envie de transmettre mon expérience en mettant l'accent sur les difficultés que j'ai pu rencontrer au début pour expliquer de quelle manière j'ai construit ma pratique du travail de rue. Une transmission particulièrement précieuse pour les nouvelles recrues, qui à un moment donné de leurs parcours, vont se confronter à des situations de doute, d'inconfort... j'ai donc éprouvé le besoin de leur apporter un éclairage, un soutien technique à travers mon témoignage. J'ai été interpellée par la diversité des regards sur cette pratique, chacun mettant

l'accent sur des particularités qui lui tenaient à cœur, des témoignages sur des instants, des situations singulières qui appartiennent à chacun, et pourtant, à travers les autres, je m'y retrouve aussi... finalement nous sommes tous passés par les mêmes doutes, les mêmes ressentis, les mêmes questions, c'est rassurant de pouvoir en parler, de s'en parler. L'écriture est un autre exercice, un autre cheminement, on se retrouve face à sa feuille, face à soi, et on se laisse guider, tentant de mettre en mots l'authenticité et la naïveté de nos débuts, un retour en arrière qui me fait prendre conscience de l'évolution de ma pratique. Une écriture parfois complexe qui m'incite à prendre du recul, pour en extraire des moments-clefs. L'évidence est parfois trompeuse quand il s'agit de nous pencher sur notre pratique et l'exercice n'est pas aussi simple qu'il me semblait.

A la lecture de nos travaux, j'ai tout de suite reconnu l'authenticité et la diversité des propos et des styles. Cela reflète bien la diversité des profils, des parcours et des expériences et cela a conforté ma conviction que nos témoignages sont des sources précieuses qu'il faut absolument capitaliser. De plus, à partir de cette vision d'ensemble, je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a tellement de choses à dire encore, nos échanges n'ont fait qu'alimenter mon envie d'exploiter en profondeur ma pratique, pour moi et pour les autres dans cette volonté du... partage qui présidait aux débuts de ce travail.

Linda

Les cahiers de l'addap est une publication du Groupe association départementale pour le développement des actions de prévention 13 – Marseille (15, Chemin des Jonquilles – 13013 Marseille)
Directeur de la publication : Yves Grogno - Responsable de la rédaction : Geneviève Casanova - Direction artistique et maquette : MPDP Groupe
N° 3 – 2017
Les opinions et jugements émis dans cette publication à fréquence de parution variable n'engagent que leurs auteurs.
ISBN -978-2-9547723-4-9 - Dépôt légal en cours



Relire les textes du groupe me plaît car cela me renvoie ce que nous avons pu partager au cours de ces quelques séances passées ensemble et je le ressens comme primordial.

Je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a tellement de choses à dire encore, nos échanges n'ont fait qu'alimenter mon envie.

C'est la première fois que j'écris et que je donne à lire ce que j'ai ressenti dans ma vie d'éducateur en prévention spécialisée.

J'avais envie de transmettre mon expérience en mettant l'accent sur les difficultés que j'ai pu rencontrer au début.

Quel plaisir d'écrire et de lire ce qui ressemble à des tranches de vie professionnelle plutôt que de chercher à théoriser.

Raconter nos difficultés.